

superstitieuse barbarie ont été précipitées dans les flammes.

Une calamité d'un autre genre affligea peu après le nouveau Mexique. C'est une région immense, bornée au sud par la Nouvelle-Espagne, au septentrion par des déserts inconnus, à l'ouest par la mer Vermeille, à l'est par la Louisiane. Les géographes ne sont pas d'accord sur sa position, mais ils en placent tous la plus grande partie sous la zone tempérée. Aussi le ciel y est-il communément serein; aussi l'air y est-il communément pur. Ni le froid ni le chaud n'y sont excessifs. Les sécheresses y sont rares, et rarement les pluies y tombent-elles en torrens. La nature n'y a été ni prodigue, ni avare de ses dons. Sur ce sol très-égal sont répandues un grand nombre de faibles tribus errantes ou sédentaires, qui, comme les autres petites nations du Nouveau-Monde, vivent de leur chasse et de leur pêche. On y a trouvé dans la plupart un peu de l'énergie des sauvages du nord, un peu de l'apathie de ceux du midi.

Ces contrées restèrent long-temps inconnues aux dévastateurs de l'Amérique. Le missionnaire Ruys y pénétra le premier en 1580. Il fut bientôt suivi par le capitaine Espejo, et enfin par Jean d'Onate, qui, par une suite de travaux commencés en 1599, et terminés en 1611, parvint à former quelques petits établissemens. On les voyait se multiplier, surtout se perfectionner,

lorsque la division se mit entre ceux qui les avaient entrepris. Dans le cours de ces animosités, le commandant Rosas fut assassiné; et ceux de ses amis qui tentèrent de venger sa mort périrent après lui. Les atrocités continuèrent jusqu'à l'arrivée tardive de Pagnalosse. Ce chef intrépide et sévère avait presque étouffé la rébellion, lorsque, dans l'accès d'une juste indignation, il donna un soufflet à un moine turbulent qui lui parlait avec insolence, qui osait même le menacer. Aussitôt les cordeliers, maîtres du pays, l'arrêtent. Il est excommunié, livré à l'inquisition, et condamné à des amendes considérables. Inutilement il presse la cour de venger l'autorité royale violée en sa personne; le crédit de ses ennemis l'emporte sur ses sollicitations. Leur rage et leur influence lui font même craindre un sort plus funeste; et, pour se dérober à leurs poignards, pour se soustraire à leurs intrigues, il se réfugie en Angleterre, abandonnant les rênes du gouvernement à qui voudra ou pourra s'en saisir. Cette retraite plonge encore la province dans de nouveaux malheurs; et ce n'est qu'après dix ans d'anarchie et de carnage que tout rentre enfin dans l'ordre et la soumission.

Est-il rien de plus absurde que cette autorité des moines en Amérique? Ils y sont sans lumières et sans mœurs: leur indépendance y foule aux pieds leurs constitutions et leurs vœux; leur conduite est scandaleuse; leurs maisons sont autant

de mauvais lieux, et leurs tribunaux de pénitence autant de boutiques de commerce. C'est là que, pour une pièce d'argent, ils tranquilisent la conscience du scélérat; c'est là qu'ils insinuent la corruption au fond des âmes innocentes, et qu'ils entraînent les femmes et les filles dans la débauche; ce sont autant de simoniaques qui trafiquent publiquement des choses saintes. Le christianisme qu'ils enseignent est souillé de toutes sortes d'absurdités. Captateurs d'héritages, ils trompent, ils volent, ils se parjurent. Ils avilissent les magistrats; ils les croisent dans leurs opérations. Il n'y a point de forfait qu'ils ne puissent commettre impunément; ils inspirent aux peuples l'esprit de la révolte. Ce sont autant de fauteurs de la superstition, la cause de la plupart des troubles qui ont agité ces contrées lointaines. Tant qu'ils y subsisteront, ils y entretiendront l'anarchie par la confiance aussi aveugle qu'illimitée qu'ils ont obtenue des peuples, et par la pusillanimité qu'ils ont inspirée aux dépositaires de l'autorité, dont ils disposent par leurs intrigues. De quelle si grande utilité sont-ils donc? Seraient-ils délateurs? Une sage administration n'a pas besoin de ce moyen. Les ménagerait-on comme un contre-poids à la puissance des vice-rois? C'est une terreur panique. Seraient-ils tributaires des grands? C'est un vice qu'il faut faire cesser. Sous quelque face qu'on considère les choses, les moines sont des misérables qui scandalisent et qui fati-

guent trop les possessions espagnoles du Nouveau-Monde pour les y laisser subsister plus longtemps.

Le nouveau Mexique a encore plus besoin que les autres colonies d'être déchargé de ce fardeau. C'est un pays plutôt parcouru qu'occupé par les conquérans. Ce n'est que de loin en loin qu'on y trouve quelques misérables sortis successivement de la Nouvelle-Espagne. Le soin des troupeaux qu'ils ont amenés de leur première patrie empêche seul que leur vie ne soit tout-à-fait sauvage. La religion, les lois, l'agriculture, les usages de l'Europe, ne sont réellement établis qu'auprès de Santa-Fé, élevée sur les bords fertiles et rians du fleuve Norte. Les naturels, qui y sont établis en grand nombre dans une circonférence de trente à quarante lieues, nous paraissent les seuls sujets soumis et utiles que deux siècles de possession aient acquis à la cour de Madrid.

Mais le pays sortira-t-il un jour enfin du néant où on l'a trouvé, du néant où on l'a laissé? Il est difficile de l'espérer. Les provinces de l'intérieur, absolument privées de rivières navigables, n'attireront jamais, quoique la plupart susceptibles d'une excellente culture, une grande population, qui n'aurait aucun moyen pour exporter le superflu de ses productions; et le sol voisin du golfe du Mexique est trop stérile pour être mis jamais en valeur. Si ces contrées reçoivent quelque amé-

lioration, ce ne pourra être que par les mines. Depuis long-temps nous entendons parler de leur multiplicité, de leur abondance. Où sont-elles placées? Avec quel succès sont-elles exploitées? Personne ne le sait ou ne le dit. Est-ce réserve, est-ce indolence de la part des Espagnols? Le lecteur en jugera.

En 1693 l'ordre fut généralement troublé dans l'ancien Mexique par une loi qui interdisait aux Indiens l'usage des liqueurs fortes. La défense ne pouvait pas avoir pour objet celles de l'Europe, d'un prix nécessairement trop haut pour que des hommes constamment opprimés, constamment dépouillés, en fissent jamais usage; c'était uniquement du pulque que le gouvernement cherchait à les détacher.

On tire cette boisson d'une plante connue au Mexique sous le nom de *maguey*, et semblable à un aloës pour la forme. Ses feuilles, rassemblées autour du collet de la racine, sont épaisses, charnues, presque droites, longues de plusieurs pieds, creusées en gouttière, épineuses sur le dos, et terminées par une pointe très-acérée. La tige qui sort du milieu de cette touffe s'élève deux fois plus haut, et porte à son sommet ramifié des fleurs jaunâtres. Leur calice, à six divisions, est chargé d'autant d'étamines. Il adhère par le bas au pistil, qui devient avec lui une capsule à trois loges remplies de semences. Le *maguey* croît partout dans le Mexique, et se multiplie facilement

de bouture : on en fait des haies. Ses diverses parties ont chacune leur utilité. Les racines sont employées pour faire des cordes; les tiges donnent du bois; les pointes des feuilles servent de clous ou d'aiguilles; les feuilles elles-mêmes sont bonnes pour couvrir les toits; on les fait aussi rouir, et l'on en retire un fil propre à fabriquer divers tissus.

Mais le produit le plus estimé du *maguey* est une eau douce et transparente, qui se ramasse dans un trou creusé avec un instrument dans le milieu de la touffe, après qu'on en a arraché les bourgeons et les feuilles intérieures. Tous les jours ce trou, profond de trois ou quatre pouces, se remplit, tous les jours on le vide; et cette abondance dure une année entière, quelquefois même dix-huit mois. Cette liqueur épaissie forme un véritable sucre; mais, mêlée avec de l'eau de fontaine, et déposée dans de grands vases, elle acquiert au bout de quatre ou cinq jours de fermentation le piquant et presque le goût du cidre. Si l'on y ajoute des écorces d'orange et de citron, elle devient enivrante. Cette propriété la rend plus agréable aux Mexicains, qui, ne pouvant se consoler de la perte de leur liberté, cherchent à s'étourdir sur l'humiliation de leur servitude. Aussi est-ce vers les maisons où l'on distribue le pulque que sont continuellement tournés les regards de tous les Indiens. Ils y passent les jours, les semaines; ils y laissent la subsistance de leur famille, très-souvent le peu qu'ils ont de vêtements.

Le ministère espagnol, averti de ces excès, en voulut arrêter le cours. Le remède fut mal choisi. Au lieu de ramener les peuples aux bonnes mœurs par des soins paternels, par le moyen si efficace de l'enseignement, on eut recours à la funeste voie des interdictions. Les esprits s'échauffèrent, les séditions se multiplièrent, les actes de violence se répétèrent d'une extrémité de l'empire à l'autre. Il fallut céder. Le gouvernement retira ses actes prohibitifs : mais il voulut que l'argent le dédommageât du sacrifice qu'il faisait de son autorité. Le pulque fut assujéti à des impositions qui rendent annuellement au fisc onze ou douze cent mille livres.

Une nouvelle scène d'un genre plus particulier s'ouvrit vingt-cinq ou trente ans plus tard au Mexique. Dans cette importante possession, la police était négligée au point qu'une nombreuse bande de voleurs parvint à s'emparer de toutes les routes. Sans un passe-port d'un des chefs de ces bandits, aucun citoyen n'osait sortir de son domicile. Soit indifférence, soit faiblesse, soit corruption, le magistrat ne prenait aucune mesure pour faire cesser une si grande calamité. Enfin la cour de Madrid, réveillée par les cris de tout un peuple, chargea Vélasquez du salut public. Cet homme juste, ferme, sévère, indépendant des tribunaux et du vice-roi, réussit enfin à rétablir l'ordre et à lui donner des fondemens qui depuis n'ont pas été ébranlés.

Une guerre entreprise contre les peuples de Cinaloa, de Sonora, de la nouvelle Navarre, a été le dernier événement remarquable qui ait agité l'empire. Ces provinces, situées entre l'ancien et le nouveau Mexique, ne faisaient point partie des états de Montézuma. Ce ne fut qu'en 1540 que les dévastateurs du Nouveau-Monde y pénétrèrent sous les ordres de Vasquès Coronado. Ils y trouvèrent de petites nations qui vivaient de pêche sur les bords de l'Océan, de chasse dans l'intérieur des terres; et qui, quand ces moyens de subsistance leur manquaient, n'avaient de ressources que les productions spontanées de la nature. Dans cette région, on ne connaissait ni vêtemens ni cabanes. Des branches d'arbres pour se garantir des ardeurs d'un soleil brûlant, des roseaux liés les uns aux autres pour se mettre à couvert des torrens de pluie, c'est tout ce que les habitans avaient imaginé contre l'inclémence des saisons. Durant les froids les plus rigoureux, ils dormaient à l'air libre, autour des feux qu'ils avaient allumés.

Ce pays, si pauvre en apparence, renfermait des mines. Quelques Espagnols entreprirent de les exploiter. Elles se trouvèrent abondantes; et cependant leurs avides propriétaires ne s'enrichissaient pas. Comme on était réduit à tirer de la Véra-Cruz, à dos de mulet, par une route difficile et dangereuse de six à sept cents lieues, le vif-argent, les étoffes, la plupart des choses néces-

saires pour la nourriture et pour les travaux, tous ces objets avaient à leur terme une valeur si considérable, que l'entreprise la plus heureuse rendait à peine de quoi les payer.

Il fallait tout abandonner, ou faire d'autres arrangemens. On s'arrêta au dernier parti. Le jésuite Ferdinand Consang fut chargé, en 1746, de reconnaître le golfe de la Californie qui borne ces vastes contrées. Après cette navigation, conduite avec intelligence, la cour de Madrid connut les côtes de ce continent, les ports que la nature y a formés, les lieux sablonneux et arides qui ne sont pas susceptibles de culture, les rivières qui, par la fertilité qu'elles répandent sur leurs bords, invitent à y établir des peuplades. Rien à l'avenir ne devait empêcher que les navires partis d'Acapulco n'entrassent dans la mer Vermeille, ne portassent facilement dans les provinces limitrophes des missionnaires, des soldats, des mineurs, des vivres, des marchandises, tout ce qui est nécessaire aux colonies, et n'en revinssent chargés de métaux.

Cependant c'était un préliminaire indispensable de gagner les naturels du pays par des actes d'humanité, ou de les subjuguier par la force des armes. Mais comment se concilier des hommes dont on voulait faire des bêtes de somme, ou qui devaient être enterrés vivans dans les entrailles de la terre? Aussi le gouvernement se décida-t-il pour la violence. La guerre ne fut

différée que par l'impossibilité où était un fisc obéré d'en faire la dépense. On trouva enfin, en 1768, un crédit de douze cent mille livres, et les hostilités commencèrent. Quelques hordes de sauvages se soumirent après une légère résistance. Une seule de ces petites nations se défendit vaillamment, et on la poursuivit sans relâche avec le projet de l'exterminer. Grand Dieu! exterminer des hommes! Parlerait-on autrement des loups? Les exterminer! et pourquoi? parce qu'ils avaient l'âme fière, parce qu'ils sentaient le droit naturel qu'ils avaient à la liberté, parce qu'ils ne voulaient pas être esclaves. Et nous sommes des peuples civilisés! et nous sommes chrétiens!

Le glaive, ne trouvant plus de sang à verser, s'arrêta en 1771. Alors on avait reconnu que l'or et l'argent n'étaient pas moins communs dans cette région que dans les plus renommées de celles qui avaient été anciennement asservies. Deux ou trois mille Espagnols y accoururent aussitôt pour puiser à cette nouvelle source de richesses. D'autres ne tardèrent pas à les suivre. Leur nombre augmentea très-rapidement, si, comme tous les rapports paraissent le confirmer, la réalité répond aux apparences. Encore quelques années, et ces vastes contrées verront se former dans leur sein une population et une activité proportionnées aux trésors qu'elles renferment. Une surveillance immédiate, toujours plus énergique qu'une surveil-

lance éloignée, paraissant propre à accélérer ces prospérités, la cour de Madrid a formé un gouvernement particulier de Cinaloa, de Sonora, de la Nouvelle-Navarre, et y a ajouté la Californie, qui n'est séparée de ces trois grandes provinces que par le golfe très-étroit de la mer Vermeille. Le chef du nouveau département n'a pas été entouré de la même pompe, revêtu de prérogatives aussi honorables que le vice-roi du Mexique, qui voyait avec regret un territoire si étendu sortir de sa dépendance; mais les lois lui accordent une autorité égale, et son éloignement de la métropole lui en assure une beaucoup plus étendue.

xv.
Qu'est de-
venu le Méxi-
que sous les
lois espa-
gnoles ?

Voyons à quel degré de prospérité s'est élevée la plus importante conquête que les Espagnols ont faite dans le Nouveau-Monde malgré les énormes pertes que des ennemis étrangers lui ont fait essuyer, malgré les troubles domestiques qui lui ont si souvent déchiré le sein.

Le Mexique est situé dans l'Amérique septentrionale, entre le septième et le trentième degré de latitude du nord. Il est borné au nord par la Louisiane, au midi par la mer du Sud, au couchant par la mer Vermeille, à l'orient par le golfe du Mexique et par l'isthme de Darien. On lui donne plus de huit cents lieues du nord-ouest au sud-ouest; mais sa largeur, qui est fort irrégulière, n'est que de deux cent cinquante. Le pays est coupé dans toute sa longueur par une chaîne de montagnes qui heureusement sont moins hau-

tes, moins larges, moins froides et moins stériles que les Cordilières du Pérou, dont elles paraissent la continuation.

Cette région est trop étendue et trop inégale pour que le climat y puisse être partout le même. Elle est glaciale en plusieurs endroits, embrasée dans d'autres, mais le plus généralement d'une température agréable. Si l'on y respire un air malsain dans quelques gorges profondes, sur des plages basses, auprès des rivières qui débordent périodiquement, partout ailleurs il est salubre. Ceux de ses habitans qui ont des mœurs réglées arrivent au terme prescrit par la nature sans avoir éprouvé d'autres incommodités que celles auxquelles la triste humanité est exposée sur le reste du globe.

La cour de Madrid ne vit pas plus tôt sa domination imperturbablement établie dans ces vastes contrées, qu'elle en confia le gouvernement à un chef unique. Sous son inspection furent établies trois audiences qui devaient rendre la justice et avoir aussi quelque part à l'administration. On attacha sept provinces à la juridiction de Guadalajara, huit à celle de Guatimala, et sept à celle de Mexico.

Le pays qu'on venait d'asservir voyait bien errer dans ses forêts plusieurs de nos quadrupèdes sauvages, quelques-uns même qui lui étaient propres; mais il n'avait aucun des animaux domestiques qui servent si utilement à la nourri-